

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 19 (1969)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Actualité de Whitehead  
**Autor:** Parmentier, Alix  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380924>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 25.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## ACTUALITÉ DE WHITEHEAD

Un grand éditeur parisien refusait dernièrement de publier la traduction d'un ouvrage de Whitehead, sous prétexte que l'auteur était « démodé ». Sans vouloir engager la moindre polémique, je voudrais seulement essayer de montrer, rapidement, que la philosophie de Whitehead n'est pas aussi désuète qu'on pourrait le penser — à moins que ne soit définitivement démodée toute philosophie se rattachant à la grande tradition des Grecs ; car, si liée qu'elle soit au développement des sciences qui a marqué le premier quart de ce siècle (et notamment aux théories de la relativité et des quanta en physique, et à celle de l'évolution en biologie), la philosophie dite « de l'organisme » est plus liée encore à Platon, à Aristote, aux stoïciens, voire à Plotin et à Proclus.

Whitehead n'est venu à la philosophie — ou du moins n'a commencé à exprimer sa propre philosophie — qu'assez tard, vers l'âge de 56 ans. Encore s'agissait-il d'ouvrages de philosophie des sciences ; il ne devait commencer à publier sa métaphysique qu'à l'âge de 64 ans, au terme de 39 ans d'enseignement mathématique. Cette « vocation tardive » lui a été assez reprochée, et à bien des yeux il est resté un logicien, auteur (en collaboration avec Russell) des *Principia Mathematica*, tout au plus un philosophe de la science, auteur du *Concept of Nature* — un voile étant négligemment jeté sur les obscurités d'une métaphysique confuse développée aux Etats-Unis entre les années 1924 et 1941<sup>1</sup>.

C'est la signification profonde, et actuelle, de cette métaphysique, que je voudrais essayer de suggérer ici.

Whitehead est un autodidacte. Mais, sans avoir eu de maître, il se rattache explicitement, sur des points essentiels, à Platon et à

<sup>1</sup> Cette date est celle de la dernière conférence publique prononcée par Whitehead.

Aristote<sup>1</sup>. Il n'est cependant pas platonicien au sens fort du terme, puisque, en particulier, sa transposition des formes idéales réduit celles-ci à l'état de purs possibles. D'autre part, son rejet farouche de la substance aristotélicienne (dont il voit surtout, et presque exclusivement, l'aspect de sujet, de support des qualités) ferait de son système un anti-aristotélisme si, par ailleurs, il n'affirmait une parenté profonde avec celui qu'il considère comme le plus grand métaphysicien qui ait jamais existé<sup>2</sup>.

Or, il n'est pas indifférent de savoir à quel propos Whitehead rend ainsi hommage à Aristote. Il s'agit d'un passage capital du premier ouvrage où se trouve exposée sa pensée métaphysique, passage que l'on ne peut négliger sans s'interdire de saisir la signification dernière de cette pensée. Ce passage apparaît à la fin de *Science and the Modern World* : après avoir longuement critiqué la cosmologie et, d'une façon générale, la philosophie alliées à une physique que les dernières découvertes ont invalidée, et proposé à leur place sa propre « philosophie de l'organisme », Whitehead, allant plus avant, expose son analyse métaphysique du réel. Puis — et nous en arrivons au passage en question — il révèle la démarche ultime de cette métaphysique : de même que celle d'Aristote s'achève, en raison d'une nécessité interne, par l'affirmation d'un Premier Moteur, la sienne, de façon *analogue*, requiert l'affirmation, non plus d'un Premier Moteur, mais d'un « Principe de concrétion »<sup>3</sup>. La déclaration est nette ; et elle se trouve dûment confirmée par la démarche qui la suit.

La métaphysique de Whitehead, si l'on veut bien la comprendre et ne pas la réduire (comme on l'a fait avec beaucoup d'adresse et, il faut bien le dire, sans trop de difficultés, car elle s'y prête) à un jeu logique de variables et de relations<sup>4</sup>, constitue une grande démarche qui, partant de l'expérience et pénétrant dans ce que le philosophe aime à appeler « les ultimes profondeurs de la réalité », veut atteindre l'être des choses, s'interroge sur la nature de l'être et conduit à découvrir, à affirmer sans échappatoire possible, l'existence d'un « Premier ».

<sup>1</sup> Whitehead, toujours empressé de se reconnaître des dettes, s'en reconnaît à l'égard d'autres philosophes, en particulier Locke. Mais si sa philosophie, effectivement, s'inspire de Locke (en le transformant), elle lui doit beaucoup moins, métaphysiquement, qu'à Platon et à Aristote.

<sup>2</sup> Voir *Science and the Modern World*, Cambridge University Press, 1926, p. 242.

<sup>3</sup> Voir *op. cit.*, p. 243. En réalité, c'est dans la *Physique* d'Aristote qu'est posée l'existence du Premier Moteur. La *Métaphysique*, dans une perspective différente, s'achève par l'affirmation de la Substance Première, Acte Pur et Contemplation de la Contemplation. Il y a là une nuance — c'est le moins qu'on puisse dire — qui a échappé à Whitehead, ce qui n'est pas très étonnant puisqu'il identifie le devenir et l'être.

<sup>4</sup> C'est en particulier l'interprétation de W. MAYS, notamment dans *The Philosophy of Whitehead*, London, G. Allen & Unwin, 1959.

Ce « Premier » l'est sans doute en un sens très particulier ; il est assez éloigné de l'Acte pur d'Aristote et du *Maxime Ens* de saint Thomas. Il n'en reste pas moins que, sans lui, le monde ne serait que chaos, et même n'existerait pas (bien que ce « Premier » ne soit pas créateur au sens fort du terme). Enfin, ce Principe correspond à ce que l'homme, dans son expérience religieuse, nomme « Dieu ».

La métaphysique de Whitehead se rattache ainsi aux origines mêmes de la philosophie occidentale. Comme les grandes philosophies grecques, mais à sa manière propre, elle s'interroge sur la nature de l'univers et de l'homme, elle s'interroge sur l'être et découvre l'origine, le principe de tout ce qui est ; elle découvre que ce principe est la cause finale qui attire à elle tout ce qui est, et en particulier l'homme dont l'existence, sans ce Principe qui est Dieu, serait dépourvue de toute signification <sup>1</sup>.

Certes, Whitehead n'est pas le seul philosophe de notre temps qui reconnaisse l'existence de Dieu. Mais sa philosophie présente quelque chose de très particulier que l'on ne trouve pas chez des penseurs chrétiens ou amis du christianisme comme un Blondel, un Gabriel Marcel ou un Bergson. Chez aucun de ces trois philosophes on ne trouve de réflexion métaphysique qui, partant de l'expérience des réalités sensibles, exige de poser, au terme d'une démarche rationnelle, l'existence d'un Principe qui est Dieu. Ceci est propre à Whitehead et d'autant plus intéressant pour nous que, de formation primitive anglicane, il avait (non sans l'avoir étudiée) rompu avec toute la théologie chrétienne. C'est en pur philosophe qu'il est conduit à découvrir l'existence de Dieu, et cela dans un retour à une philosophie précartésienne.

De fait, Whitehead présente sa philosophie comme une réaction contre le dualisme cartésien et contre la méthode qui prend pour point de départ les idées claires et distinctes. S'il reprend à son compte certains principes cartésiens, c'est en les transformant de telle manière qu'ils n'ont plus grand-chose de cartésien <sup>2</sup>. D'une façon radicale, sa métaphysique rompt avec la tradition qui, depuis Descartes, a fait du problème de la connaissance le problème fondamental de la philosophie. Pour lui, le problème premier est celui de l'être. Qu'il identifie l'être et le devenir, qu'il conçoive l'être sur le mode de l'expérience — une expérience non cognitive — ceci est une autre question, non

<sup>1</sup> Le Dieu de Whitehead n'est cependant pas cause finale au sens le plus fort, puisque, sous un autre aspect, que nous ne pouvons pas envisager pour le moment, il est relatif au monde dont il a besoin.

<sup>2</sup> Ainsi, son « principe subjectiviste réformé », selon lequel tout ce qui existe en acte est expérience et qu'il présente comme une nouvelle version du subjectivisme de Descartes, dissocie l'expérience de la connaissance et la rend coextensive à l'être-en-acte.

pas négligeable, certes, mais qui ne change rien au fait que ce qui l'intéresse, c'est l'être et non le connaître, la réalité objective et non la conscience. Le « principe ontologique » qu'il pose à la base de son système, et par lequel il entend rejoindre Aristote, est en quelque sorte une condamnation du subjectivisme de la philosophie moderne, principalement de Descartes, des empiristes anglais et de Kant <sup>1</sup>.

Comment Descartes en était-il arrivé à ce subjectivisme, à donner à la connaissance le primat sur l'être, à rechercher avant tout la certitude ? Il faut reconnaître que, de son temps, la philosophie qui, dans ses origines grecques, était toute tendue vers le réel physique et la contemplation du divin, avait beaucoup perdu de sa vitalité propre. Annexée par les théologiens, ne risquait-elle pas de perdre son autonomie ? La foi donnant désormais au croyant la signification ultime de l'univers et de sa propre destinée, la philosophie n'avait plus guère à jouer, à l'égard d'une théologie qui devait rapidement se teinter de nominalisme, qu'un rôle subalterne, celui d'un *organon*. Par le fait même — puisque la foi fournissait à la théologie ses points de départ (le donné révélé) et son terme (la contemplation surnaturelle) — la philosophie semblait se trouver coupée à la fois de son enracinement dans l'expérience et de sa finalité propre : la contemplation (philosophique). Servante, et risquant toujours d'être violentée dans ses aspirations les plus profondes par une théologie qui subissait de plus en plus l'influence du nominalisme, il était normal qu'elle se révoltât. La réaction de Descartes fut un retour à l'indépendance, mais un retour qui, en cherchant à l'intérieur de l'esprit humain les fondements d'une certitude qui ne devrait plus rien à la foi, substituait une attitude réflexive à un regard direct sur la réalité. Par là, une nouvelle philosophie naissait, mais qui donnait le primat à la conscience sur l'expérience de la réalité, à l'idée sur le jugement existentiel. Par le fait même, l'intelligence se voyait comme déracinée de l'expérience et incapable de réfléchir sur la fin réelle de l'homme. Elle rejoindrait alors Dieu par une réflexion fondamentale sur l'origine objective de ses idées (critère de la vérité) et sur la source ultime de sa certitude. On comprend alors que les mathématiques aient exercé, sur Descartes et ses successeurs, une grande séduction.

Revenant à Whitehead, on nous objectera que s'il est un philosophe que les mathématiques ont séduit, c'est bien lui. Oui et non. Car si Whitehead est venu des mathématiques à la philosophie, ce n'est cependant pas par les mathématiques qu'on expliquera sa philosophie. Sans aucun doute sa méthode reste liée, d'une certaine manière, à celle des mathématiques ; mais, de même que son système métaphy-

<sup>1</sup> Voir *Process and Reality*, The McMillan Co., 1929, p. 64 ; *Adventures of Ideas*, Cambridge University Press, 1933, p. 253-254.



sique ne peut être que partiellement réduit à un schème logique, le rationalisme de sa méthode est d'un type tout particulier, lié de part en part à l'expérience, seule source et seul aboutissement, pour Whitehead, de la démarche rationnelle.

Il ne faut certes pas méconnaître la dépendance de la pensée philosophique de Whitehead à l'égard des mathématiques ou des sciences expérimentales, dépendance qui constitue l'une de ses grandes limites. Mais, sans faire abstraction de cette mentalité scientifique, ni tenir pour non existante la partie proprement mathématique de son système (par exemple la IV<sup>e</sup> partie de *Process and Reality*), je voudrais seulement mettre en relief une chose très importante : l'intention philosophique de Whitehead est une intention foncièrement réaliste, qui veut briser avec l'idéalisme de la philosophie occidentale et retrouver les deux termes dont cet idéalisme s'était nécessairement coupé : l'expérience et la finalité.

Si Whitehead a subi la séduction de la science, il n'a jamais pensé que celle-ci dût supplanter la métaphysique : il a cherché à les réconcilier. Que cette réconciliation, à nos yeux, ait été sur bien des points une mésalliance qui a entravé l'élan métaphysique authentique, l'empêchant d'atteindre pleinement son but, cela ne nous dispense pas de rendre hommage au philosophe anglo-américain et de voir en lui un véritable métaphysicien ; cela ne nous empêche pas de reconnaître qu'il a évité à la fois les deux extrêmes dans lesquels il risquait de suivre certains de ses contemporains et où d'autres, après lui, risquent constamment de tomber : le refuge dans la pure intuition ou la pure exaltation de la logique mathématique.

Pionnier de la logique mathématique, philosophe de la science (éveillé de son « sommeil dogmatique » par Einstein et Minkowski <sup>1</sup>), nul sans doute plus que lui n'a été sensible au développement de la science. Doué par ailleurs d'un tempérament d'artiste, nourri de Shelley et surtout de Wordsworth qui a eu beaucoup d'influence sur sa pensée philosophique, il était, plus que d'autres, enclin à chercher la vérité du côté de l'intuition poétique. Et c'est pourquoi la justification qu'il donne de la métaphysique, une métaphysique enracinée dans l'expérience sensible et mue par le ressort de la pensée rationnelle, a d'autant plus de poids. Critiquant âprement, d'une part l'abus de la logique, d'autre part le caractère abstrait et limité de la méthode scientifique, Whitehead exige de l'intelligence qu'elle revienne à la réalité « cachée derrière les abstractions » <sup>2</sup>, et pour cela qu'elle s'enracine dans l'expérience sensible. Ce qui l'intéresse, c'est la réalité singulière dans ce qu'elle a de fondamental, de premier, une réalité

<sup>1</sup> Cf. *The Principle of Relativity*, Cambridge University Press, 1922, *Préface*.

<sup>2</sup> Cf. *Modes of Thought*, The McMillan Co., 1938, p. 170.

que l'affectivité saisit de façon confuse antérieurement à toute idée distincte.

Cette « expérience intuitive », cette « pénétration directe »<sup>1</sup>, très proche de l'intuition poétique et antérieure à toute connaissance rationnelle, n'en est pas moins, pour Whitehead, « la base de toute la rationalité »<sup>2</sup> et touche à ce qu'il appelle « l'essence existentielle »<sup>3</sup> de la réalité, essence que la science est incapable de saisir. Il n'est peut-être pas inutile d'y insister : celui en qui les partisans d'une alliance étroite entre la science et la philosophie ont voulu voir un chef de file (sans doute parce qu'ils se sont arrêtés à sa philosophie de la nature, qui n'est en réalité qu'une étape vers la métaphysique), recherche, au-delà des abstractions de la science, le « réellement réel », la « réalité ultime », *the deeper depths of reality* — autrement dit ce que les théologiens du Moyen Âge appelaient les *intima rei*<sup>4</sup>. Mais cette « essence existentielle » de la réalité, il ne la cherche pas, comme un Bergson, dans la seule intuition. Animé de cette « foi en la raison » qu'il admire tant chez les Grecs et même chez les théologiens du Moyen Âge<sup>5</sup>, il veut se servir de l'intelligence pour aller le plus loin possible dans la compréhension du réel. Malheureusement, sa manière de raisonner reste hypothético-déductive et il ne s'agit pas d'une véritable induction philosophique (en prenant « induction » au sens aristotélicien du terme : la découverte d'un principe du réel). Aussi sa métaphysique demeure-t-elle trop liée à la méthode scientifique, de même que, dans sa volonté d'unifier la diversité des connaissances, elle reste trop relative aux sciences qu'elle prétend intégrer.

Quoi qu'il en soit, et pour nous en tenir ici à l'aspect positif de ce qui est peut-être le plus grand mérite de la pensée de Whitehead, il nous faut maintenant présenter, par mode d'esquisse, les grandes lignes de cette démarche métaphysique qui conduit de l'expérience des réalités sensibles à la découverte de l'existence de Dieu et de sa nature — pour autant que celle-ci puisse être découverte. Une telle

<sup>1</sup> Cf. *Science and the Modern World*, p. 94 et p. 125 ; *Modes of Thought*, p. 44.

<sup>2</sup> *Modes of Thought*, p. 44.

<sup>3</sup> Cf. *op. cit.*, p. 158.

<sup>4</sup> A l'époque où sa philosophie de la science émergeait à peine et où il se défendait de faire de la métaphysique, Whitehead écrivait déjà : « La science ne fait que rendre plus urgente la nécessité d'une métaphysique. En elle-même elle contribue peu, d'une manière directe, à la solution du problème métaphysique » (*The Aims of Education and Other Essays*, The New American Library, Mentor Books, 1956, p. 155 ; le texte cité date de 1917). Il précisera plus tard que la science ne peut rien nous dire de l'essence de la réalité parce qu'elle exclut de ses considérations la *valeur* des faits ; or, pour lui, l'essence de la réalité est valeur (voir, par exemple, *Science and the Modern World*, p. 131, 149, 152).

<sup>5</sup> Voir, par exemple, *op. cit.*, p. 12, 26-27, 38-39 ; *The Function of Reason*, Beacon Press, 1958, *passim*.

esquisse est rendue difficile par le fait que la pensée de Whitehead est touffue, parfois confuse, et exprimée de façon aussi peu systématique que possible dans une langue qui lui est propre. Je me limiterai strictement à l'essentiel, laissant au lecteur le soin de se reporter à des exposés plus complets <sup>1</sup>.

L'analyse métaphysique des réalités qui font l'objet de notre expérience (à commencer par notre propre corps et ses relations au monde en lequel il est inséré) conduit Whitehead à discerner un monde « actuel », c'est-à-dire un monde de réalités en acte, et un monde de possibles qui fournissent à tout ce qui est actuel sa détermination propre. Le monde actuel peut être analysé en une multiplicité d'entités actuelles qui sont, non des substances, mais des événements, et plus précisément des actes de perception (non cognitive). Pour Whitehead, *esse* (au sens fort du terme) est *percipere*. Etre en acte, c'est percevoir. Chaque entité actuelle est un peu comme une monade leibnizienne qui, en appréhendant l'univers entier (c'est-à-dire les autres entités actuelles et les entités idéales, les possibles appelés « objets éternels »), unifie cet univers en elle-même selon une synthèse organique qui lui est propre. Chacune de ces entités actuelles (substitut inversé de la substance aristotélicienne) naît ainsi de ses relations au reste du monde, relations qui constituent son essence même. Loin d'être une substance distincte de ses relations, un *sujet* antérieur à elles, elle est un *super-jet* qui émerge progressivement de la multiplicité qu'elle unifie ; puis, ayant atteint sa plénitude, sa « satisfaction », cette entité actuelle devient un *objet* pour une autre entité actuelle, pour un nouveau *sujet-superjet* qui émergera à son tour de sa propre unification des autres éléments du monde. Ainsi, chaque entité actuelle, appelée aussi « occasion d'expérience », est un sujet qui émerge de sa propre expérience, (expérience unifiant une multiplicité de choses, actuelles ou possibles) et qui transmet son acquis dynamique à une autre entité actuelle, assurant par là l'incessant devenir du monde, son incessant *procès* (*process*) créateur.

Mais nous pouvons aborder cette analyse d'une façon plus concrète, non plus au niveau ultime des entités actuelles qui, tout en étant ce qu'il y a de plus réel, échappent à notre expérience courante, mais à l'échelle d'une personne humaine, considérée en l'occurrence comme un ensemble, une succession d'expériences, d'« occasions »

<sup>1</sup> Pour avoir une rapide vue d'ensemble de la philosophie de Whitehead, on peut se reporter aux pages que lui consacre le R.P. I. M. BOCHENSKI dans *La philosophie contemporaine en Europe*, Petite Bibliothèque Payot, 1962, p. 182-190. Pour des exposés plus détaillés, voir J. WAHL : *La philosophie spéculative de Whitehead*, in *Vers le concret*, Vrin, 1932, p. 127-221 (mais cet article date d'avant les dernières publications de Whitehead) ; F. CESSÉLIN : *La philosophie organique de Whitehead*, PUF, 1950.



d'expériences. En chacune de ces occasions d'expérience se réalise une unification, une fusion d'une multiplicité de choses : soit des réalités existant en acte, et que j'appréhende et m'approprie par la sensation, soit des possibles que je conçois mentalement et dont je vais permettre ou exclure la réalisation. De plus, le possible que je puis saisir mentalement à l'état de pur possible, je puis le saisir aussi en tant que réalisé dans une chose qu'il détermine (le possible étant, pour Whitehead, forme de détermination). Par exemple, j'appréhende, je perçois et m'assimile le rouge de la rose. En appréhendant ainsi les autres réalités, actuelles et possibles, je me constitue moi-même comme sujet. Et nous pourrions ici emprunter à un poète des expressions que Whitehead n'aurait pas reniées : « sentir une rose, c'est me produire sentant cette rose. Cette sensation est *génératrice* d'un moi sentant la rose, et de cette rose en tant que surgissant, qu'apparaissant à mes sens » <sup>1</sup>.

Cette description très succincte et élémentaire s'applique, pour Whitehead, à tout ce qui est. Car il généralise les notions d'expérience et de sensation et les rend coextensives à la notion d'exister. L'un de ses grands principes est qu'il n'y a rien d'existant en acte qui soit dépourvu d'expérience subjective, expérience qui consiste à « sentir » (*to feel*) les autres entités pour se les approprier et se constituer à partir d'elles. Si nous analysons l'univers de notre expérience, nous arrivons, au terme de notre analyse, à des unités ultimes (les entités actuelles) qui sont elles-mêmes des unités d'expérience et les réalités ultimes dont le monde est fait. Ces entités actuelles ne peuvent se comprendre qu'en référence à un « royaume de la potentialité », aux objets éternels qui assurent dans l'univers détermination et permanence.

L'activité d'appropriation par laquelle l'entité actuelle se constitue elle-même à partir des autres entités actuelles et des objets éternels implique, de la part de l'entité actuelle qui l'exerce, une capacité d'autocréation, une sorte d'énergie créatrice. Cette énergie créatrice, appelée la « créativité », n'est pas elle-même une entité actuelle ; elle est un « caractère métaphysique » présent en toute entité actuelle et qui anime son « procès » de devenir, la faisant aller de l'avant à la rencontre des autres entités susceptibles d'être absorbées dans sa synthèse.

Chaque entité actuelle, qui n'a pas d'existence indépendante puisqu'elle se constitue à partir de ses relations aux autres entités (actuelles ou idéales), n'en a pas moins une *valeur* qui lui est propre et qui vient de ce qu'elle est quelque chose de déterminé ou, ce qui revient au même pour Whitehead, de limité. Elle illustre en elle un certain

<sup>1</sup> P. CLAUDEL : *Art poétique*. Mercure de France, 1915, p. 126.

nombre de possibles, mais non pas tous, évidemment, sinon ils se neutraliseraient mutuellement et il n'y aurait que confusion. Elle est donc une limitation imposée à la possibilité ou, si l'on veut, elle est ce qu'elle est, avec sa détermination et donc sa valeur propre, parce que, dans son cas particulier, telle ou telle limitation a été imposée à la potentialité.

Mais comment une entité actuelle est-elle quelque chose de limité ? Ou bien, pour poser la question à un niveau plus clair pour nous (au niveau macrocosmique et non plus au niveau de ce microcosme qu'est une entité actuelle), comment se fait-il que les événements du monde suivent tel ou tel cours particulier, qu'il se passe *ceci* plutôt que *cela*, que *ceci* ne soit pas *cela* ? Car l'énergie créatrice, la créativité, est aveugle ; quant aux objets éternels qui donnent à ce qui est actuel sa détermination propre, ils sont en eux-mêmes de purs possibles (ce qui les distingue bien des formes platoniciennes) et sont donc incapables de décider quel possible sera actualisé, et quel possible ne le sera pas. Or, il y a bien un choix qui s'effectue, il y a bien *ceci* et non pas *cela*, *ceci* émergeant, avec sa valeur propre, d'une limitation imposée à l'infinité des possibles. Il faut donc poser un principe de limitation ou, comme le dit encore Whitehead, un principe de *concrétion*, puisque la limitation permet la *concrecence* (con-croissance) des (ap)-préhensions qui constituent l'entité actuelle <sup>1</sup>. L'existence d'un tel principe est une nécessité métaphysique : « Il est métaphysiquement nécessaire qu'il y ait un principe de détermination, mais, ajoute Whitehead, il ne peut pas y avoir de raison métaphysique à ce qui est déterminé » <sup>2</sup>. De cette détermination, de cette limitation, « on ne peut pas donner de raison, car toute raison découle d'elle. Dieu est la limitation ultime, et son existence est l'ultime irrationalité... Nous avons atteint ici la limite de la rationalité » <sup>3</sup>. En effet, si nous pouvions donner, à ce Principe qui est Dieu, une raison métaphysique, nous n'aurions plus besoin du Principe, puisque la métaphysique aurait déjà fourni la détermination.

Au terme de la démarche qui l'a conduit à découvrir Dieu comme Principe de limitation, de détermination, de concrétion, Whitehead insiste sur le fait qu'une telle découverte ne peut se faire qu'à partir de l'expérience, et que tout ce que l'on peut connaître de plus concernant Dieu repose également sur une base empirique. Dans ce premier moment de la découverte, il ne poursuit pas son investigation et laisse

<sup>1</sup> Je me permets, au sujet de ces termes insolites et de leur signification technique, de renvoyer à la thèse de doctorat que j'ai publiée chez Beauchesne en 1968 sous le titre : *La philosophie de Whitehead et le problème de Dieu*, p. 210 sq.

<sup>2</sup> *Science and the Modern World*, p. 250.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 249-250.

en suspens la question de la nature de Dieu, qu'il reprendra plus tard. Pour le moment, il pose seulement l'existence d'un principe « grâce auquel, d'une situation qui, autrement, serait ambiguë de part en part, naît un résultat défini »<sup>1</sup>. Il précisera ultérieurement que ce principe ne représente qu'un aspect de Dieu.

Ce qui est important à noter concernant la découverte de ce Principe, c'est la netteté avec laquelle Whitehead la présente comme une nouvelle version, dûment revue et corrigée, de la démarche qui avait conduit Aristote à poser l'existence d'un Premier Moteur Immobile. Ces seuls mots de « Premier Moteur », note Whitehead, montrent bien qu'Aristote était empêtré dans les détails d'une physique et d'une cosmologie erronées ; mais il faut précisément, sur la base d'une nouvelle physique, reprendre la démarche métaphysique d'Aristote, que personne ne pourra probablement jamais dépasser en pureté et en pénétration<sup>2</sup>. Et Whitehead insiste sur le fait que sa propre démarche veut être aussi purement métaphysique que celle d'Aristote, sans intervention d'aucune considération religieuse. Son analyse métaphysique du monde de notre expérience le met face à une alternative : ou bien poser un Principe de limitation, de concrétion, ou bien affirmer gratuitement que la limitation inhérente au cours des événements, étant irrationnelle, prouve que ce monde n'est qu'illusion et que la réalité est à chercher ailleurs — ce à quoi, évidemment, Whitehead se refuse.

Voici, résumée dans ses grandes lignes, la démarche fondamentale qui anime la métaphysique de Whitehead. Je me suis tenue avant tout, pour la présenter, au premier exposé qui en est donné dans *Science and the Modern World*. Mais cette démarche qui conduit à la découverte de l'existence de Dieu (à la *découverte*, et non pas à la *preuve*) n'existe pas seulement, chez Whitehead, sous cette première forme ; elle est, ultérieurement, complétée par d'autres démarches étroitement liées entre elles. En s'en tenant strictement à ce qui est écrit, sans se livrer à des interprétations, on peut relever quatre autres démarches qui viennent compléter la première. Leur examen, ainsi que l'examen de ce que Whitehead estime pouvoir et même *devoir* affirmer de la nature de Dieu sur la base de sa recherche métaphysique, nous entraînerait beaucoup trop loin pour que nous puissions aborder la question maintenant. Cet examen n'en est pas moins essentiel à la compréhension profonde d'une philosophie qui, amputée de sa partie métaphysique ultime et réduite à une réflexion sur des théories scientifiques déjà anciennes, peut fort bien être considérée comme « démodée ».

ALIX PARMENTIER.

<sup>1</sup> *Process and Reality*, p. 523.

<sup>2</sup> Cf. *op. cit.*, p. 242-243.